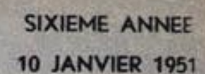
SIXIEME ANNEE
10 JANVIER 1951


Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs



Nabluk l'Esquimau

Fr. Craenhals

Vive l'arbre de Noël de "Tintin"! crient nos petits invités



CETTE année encore, nos petits amis de diverses écoles de la ville de Bruxelles ont été reçus par Tintin.

Quelle fête ! On s'en souviendra de ce jeudi 21 décembre. Impossible de décrire tout ce que fut cette après-midi mémorable.

Tout d'abord, il y eut un beau voyage en autocar depuis le bas de la ville jusqu'à la Maison Haute, de Boitsfort, à travers un vrai paysage de Noël, avec des avenues et des arbres tout habillés de neige.

Ensuite, notre petit monde (nous étions bien soixante-dix) se retrouva bien au chaud dans la grande salle de réception autour d'une table immense recouverte de croissants, d'éclairs et de tasses de chocolat crémeux.

On n'avait pas assez de ses deux yeux, je vous l'assure, pour admirer le sapin haut de plus de cinq mètres scintillant dans un coin et, surtout, les colis-surprises disposés à la file comme des élèves sages devant le théâtre des marionnettes...

Oh ! oui, pour une fête, ce fut une fête !

Entrons dans la danse.

Un piano en était également. L'on put bientôt entonner des chœurs et danser tous en rond. Grands et petits s'en donnèrent à cœur joie.

Puis les chaises reprirent leur place et l'on frappa les trois coups.

M. Perruchet venait d'arriver, précédé de ses merveilleuses marionnettes.

Déjà le rideau de velours était agité d'une sorte de vie mystérieuse. Le Petit Chaperon Rouge devait ajuster les rubans de sa capuche et le Grand Méchant Loup aiguiser ses longues dents roses...

Dehors, il faisait sombre. Une petite voix se fit entendre :

— Monsieur Tintin, est-ce qu'on ne va pas fermer les rideaux ? Tu n'as pas peur que la nuit entre ?

Et les rideaux furent tirés...

Le Père Noël parut à son tour.

D'où venait-il ? Qu'il était grand !...

— Est-ce qu'il a ma poupée ?

— Moi, je n'ai plus envie de rien.

— Je ne veux pas retourner en ville...

Que de souhaits il dut entendre, le Père Noël !

Mais déjà une jolie dame, blonde comme les fées, distribuait les cadeaux : des poupées, des jouets mécaniques, des albums, des écharpes, des pull-over chauds, mille friandises, des oranges peintes...

C'était presque trop beau.

Et l'on fut tout heureux de dédier une pensée aux promoteurs de la jolie réunion, ainsi qu'aux firmes : le Bon Marché, Casterman, Bois-Manu, Gamy, Lutti, Victoria et à tous les lecteurs de « Tintin » dont la générosité avait permis de réaliser des rêves.

Le plus heureux pourtant était, j'en suis sûre, mais, chut ! ne le répétez pas : Tintin !... DOMINIQUE.

Ci-dessus : L'autocar qui transporta nos petits amis à la Maison Haute.

Ci-dessous : Les invités de Tintin font honneur au goûter qui leur est servi.

SEPTIEME
LISTE DE SOUSCRIPTION

Ont versé 1.000 : les Grands Magasins « AU BON MARCHE », Bruxelles.

Ont versé 100 fr. : De Lannoit Catherine; Durt Hubert, Cécile, Pierre, Agnès, Etienne et François; Scherechrosky Sacha; Demol Léon, Charles et Pierre; Taverne du Grand-Duché; Anonyme (Tilleur); Anonyme (W.S.L.); Anonyme (Bruxelles); Peel Dominique; Meunier B.

Ont versé 50 fr. : Barbieux Jean-Jacques; Pilny J.; Quatuor Markoff, Gand; Vander Goten Raoul; Verhiest; Lepla André et Jean-Pierre; Lebert Freddy et Blanchette; Wolkowiez Michel.

Ont versé 40 fr. : De Ceuster Ray; Oostens Eugène; Jangoux Jacques et Claire.

Ont versé 25 fr. : Crikx Tony; Helsen; Radermecker Monique et Roland; Nicolaï Raymond; Thayse André.

Ont versé 20 fr. : Sempels; Thise Toussaint; Vanden Eynden J.; Doms Roland; Cacheux Raymond; Van Geersdaele Léon; Meeus Albert; Hautenauve Jean; Vandist M.; Degrève Hélène; Verelst Maurice; Beyens Jacques.

A versé 15 fr. : Cardyn Philippe.

Ont versé 10 fr. : Royakkers Sydney; Pauwels William; Verstraete C.; Pirotte Raymonde; Bourgeois Paul; Dareis Philippe.

A versé 5 fr. : Wauters Jacques.

Total de la 7e liste :	2.965.—
Listes précédentes :	21.921.—
Total à ce jour :	24.886.—

De plus, deux manteaux pour fillettes nous ont été remis par Michel Waxman, Bruxelles.

A tous les amis de « Tintin » un grand merci.

Conrad le Hardi

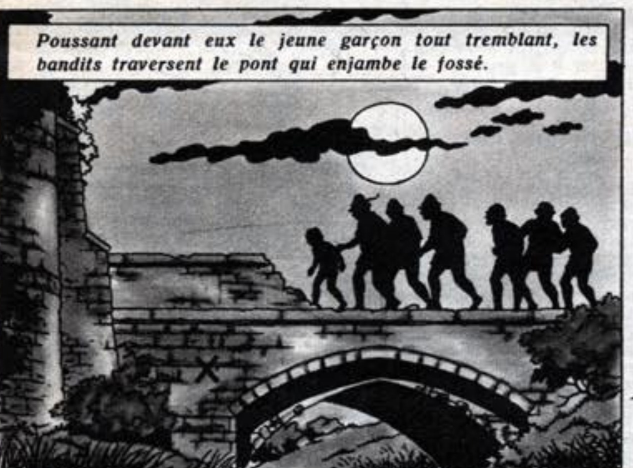
TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Le chevalier Conrad s'est ruiné en distribuant ses richesses aux pauvres. Or, un soir, tandis qu'il regarde pensivement son anneau, le seul bien qui lui reste, quelqu'un l'épie derrière la fenêtre...





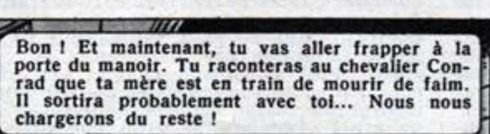






















(A suivre.)

Mille kilomètres DANS LE GRAND DESERT

Le Sahara : empire du soleil et de la mort. 6.000 kilomètres de longueur, 3.000 kilomètres de largeur, c'est-à-dire la distance qui sépare Moscou de Paris. Un continent désolé que se partagent le sable, les pierres et la montagne. Une terre d'épouvante et de beauté où l'homme doit affronter tout à la fois la chaleur et le froid, le silence effrayant et les hurlements du vent, la soif et la solitude... C'est dans ce Sahara qu'il connait bien que nous emmène Frison-Roche. Avec ses chameliers et son guide touareg, il va parcourir en une méharée fantastique les mille kilomètres qui séparent les premiers contreforts du Hoggar des confins soudanais. Son allure moyenne : quatre kilomètres à l'heure !...

AU SAHARA LE TEMPS NE COMPTE PAS!

FRISON-ROCHE a eu maintes fois l'occasion de le constater. Comme il se rendait en camion au point de départ de son expédition, il rencontra en plein désert trois Arabes qui bavardaient gravement au bord de la piste. Ces braves gens faisaient de l'auto-stop. Ils attendaient le passage du camion depuis... quinze jours et ils en eussent attendu quinze autres sans impatience s'il l'avait fallu !

Mais le temps compte moins encore lorsqu'on abandonne l'auto pour le chameau. Comme ils voulaient reconnaître cette piste oubliée qu'empruntaient les Touaregs du temps où ils pillaient les caravanes et qui se perd dans le massif du Hoggar, Frison-Roche et ses compagnons ne pouvaient utiliser que des méharis. Pendant plusieurs semaines, ils ont mené l'existence des nomades, à peine concevable pour nous autres Européens, où les minutes deviennent des heures et les heures des jours entiers.

DES HOMMES ET DES BETES DE FER.

IL faut être solide pour affronter le Sahara et pouvoir supporter sans faiblir la chaleur et le froid, la fatigue et la soif. Sur les hauts sommets la température descend, pendant la nuit, jusqu'à 15° sous zéro. Une heure après l'aurore, alors que le soleil brille déjà de tout son éclat, il faut casser la glace des points d'eau pour abreuver les chameaux. Durant le jour, en certains endroits, le sable chauffé à blanc atteint 50 ou 60°; il est impossible de marcher même si les pieds sont protégés de semelles. Et l'eau y est le bien le plus précieux, cette eau saumâtre, nauséabonde et trouble où l'on voit zigzaguer des centaines de corpuscules noirâtres...

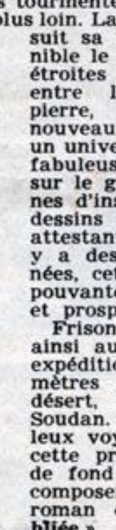
Un jour, raconte Frison-Roche, Hora le vieux chamelier s'aperçut que sa chamelle noire avait disparu. Comme elle était entravée, elle ne pouvait aller bien loin. Il se mit à sa recherche, sans avertir personne, en s'efforçant de reconnaître parmi des dizaines d'empreintes, celles de sa bête. Il parcourut ainsi à pied plus de 70 kilomètres. A la fin, désespérant de retrouver sa chamelle, il rebroussa chemin et fit le même trajet en sens inverse. **Il avait omis d'emporter de l'eau !**... Lorsqu'il eut rejoint la caravane, il déclara que la chamelle avait dû regagner l'oasis où elle vivait habituellement. « Mais c'est impossible ! lui dit-on. Un chameau entravé ne peut pas faire deux mille kilomètres en plein désert. » Hora n'insista point. Mais on devait apprendre par la suite qu'il ne s'était pas trompé.

La résistance de ces animaux qu'on a surnommé les vaisseaux du désert, dépasse l'imagination. Ils boivent rarement, c'est vrai, mais lorsqu'ils boivent, ils ingurgitent plusieurs dizaines de litres d'eau à la fois et se transforment ainsi en réservoirs ambulants. Les méharistes les conduisent avec la plante du pied qu'ils posent sur l'encolure des bêtes. Au terme d'une méharée, les chameaux ont, à cet endroit, le cuir littéralement pelé. Ils rugissent comme des lions, mais c'est surtout pour se plaindre, lorsqu'ils sont blessés ou épuisés, qu'il font entendre leurs cris. Le sable fluide, les pierres, les sentiers escarpés de la montagne, rien ne les effraie ! Ils sont admirables en toutes circonstances. Sans eux, il y a gros à parier que le Sahara n'aurait pas été exploré depuis qu'il est devenu un désert.

DES PAYSAGES DE REVE ET DE CAUCHEMAR.

ON a tort de se figurer seulement le Sahara comme une mer de sable; il est bien autre chose aussi. En abordant le Hoggar, on a l'impression de s'engager dans un monde lunaire. Le basalte des montagnes modifie la lumière du jour et lui donne une nuance bleu-vert, étrange et saisissante. On marche dans un univers en camaïeu... Après avoir gravi ce massif haut de trois mille mètres, Frison-Roche et ses compagnons pénètrent dans la contrée la plus stérile du désert. Durant des jours et des jours, ils marcheront sans rencontrer le moindre point d'eau. A l'horizon de cette zone de mort qu'ils se hâtent de franchir, se découpe la silhouette d'étranges montagnes bleues; elles ont l'air de ne se trouver qu'à quelques heures de marche. « Il faudrait plus de quatre jours pour y arriver ! » dit le guide touareg. Dans ce pays fantastique on perd même la notion des distances. C'est hallucinant. Puis le paysage change, une fois de plus. Au sable succèdent les pierres, l'incommensurable plaine ondulée, caillouteuse, sans un arbre... On atteint enfin une zone dantesque hérissée de rochers qui dressent vers le ciel leurs formes tourmentées. Les confins soudanais ne sont plus loin. La caravane poursuit sa progression pénible le long des pistes étroites qui serpentent entre les troncs de pierre, et un monde nouveau s'ouvre à elle, un univers de souvenirs fabuleusement vieux : sur le grès, des centaines d'inscriptions et de dessins ont été gravés attestant que jadis, il y a des milliers d'années, cette contrée d'épouvante fut humide et prospère...





Frison-Roche arrive ainsi au terme de son expédition. Mille kilomètres dans le grand désert, du Hoggar au Soudan. Quel merveilleux voyage ! C'est sur cette prestigieuse toile de fond qu'il vient de composer son dernier roman **« La Piste Oubliée »**, dont je recommande la lecture aux plus âgés d'entre vous (mais seulement à eux). En voyant se dérouler le grandiose décor où se passe ce récit, ils éprouveront le frisson merveilleux des grandes découvertes.

LA PISTE OUBLIEE, par Frison-Roche. Editions **Vromant**, **Bruxelles**.



à mes jeunes amis lecteurs de Tintin.
Frison-Roche
8. 12. 50.

TRES grand, une carrure d'athlète sous sa canadienne à col de fourrure, un sourire franc et cordial, quelques fils blancs dans sa chevelure noire coupée court, des yeux bleus dont on sent qu'ils ont l'habitude de contempler de vastes horizons, tel est Frison-Roche, l'ancien guide de Chamonix, l'ex-moniteur de ski, le journaliste de l'« Echo » d'Alger, l'explorateur du Sahara, le romancier de « Premier de Cordée » et de « La Piste oubliée »; l'homme de cœur qui, lorsque fut connue à Chamonix la mort tragique du roi Albert, partit avec un autre guide planter les drapeaux belges et français en berne au sommet d'un pic alpin baptisé depuis lors pic Albert.

— Quels sont vos projets, Monsieur Frison-Roche ?

— Je compte retourner au Sahara. C'est une terre fascinante. Puis, j'écrirai la suite de « La Piste oubliée », probablement pendant mes vacances à Chamonix où je ne fais plus à présent de l'alpinisme qu'en amateur.

— Vous ne refuserez certainement pas de raconter aux lecteurs de « Tintin » une petite anecdote inédite ?

— Mais non, bien sûr... Malheureusement elle n'est pas bien gaie. Elle atteste la dureté du désert... Un des chameaux de la méharée avait été si mal chargé que la pression inégalement répartie de son fardeau lui avait brisé une cote. La pauvre bête rugissait de souffrance. Je l'ai fait entraver et je l'ai opérée à l'aide de mon couteau. J'ai nettoyé la plaie après l'avoir débarrassée des débris d'os, puis j'y ai mis un tampon... A peine le chameau était-il debout que mes Arabes s'empressèrent de lui entasser sur le dos deux fois plus de sacs qu'il n'aurait pu en supporter normalement. « Cette bête mourra demain, me dirent-ils, elle est condamnée. Dans ce cas, il vaut mieux épargner les forces des bêtes valides !... » Bien qu'ils ne fussent pas naturellement cruels, ces hommes obéissaient à l'impitoyable loi du Sahara où, hélas, la sensibilité est presque toujours une faiblesse...

Avant de quitter Frison-Roche, je lui posai la question qui me brûlait les lèvres. Connaissait-il « Tintin » ?

— Si je le connais, mais certainement !... Je vais même vous faire un aveu. J'ai un fils de vingt ans. Chaque fois qu'il revient en Alger ou nous habitons, eh bien, il se jette sur « Tintin ». Et je vous assure que je n'exagère pas ! D'ailleurs, je compte sur vous pour transmettre mon bon souvenir aux jeunes lecteurs de votre journal qui, j'en suis certain, sont très sympathiques !



A la demande de Van Jesselton, capitaine de vaisseau hollandais, le gouverneur portugais de l'île de Ceylan vient d'organiser une pêche aux perles. Le Hollandais admire beaucoup une très grosse perle qu'on vient de trouver...

Cette perle que je porte est sans doute unique au monde par sa taille. Un ami me l'a donnée...

Elle est superbe, en effet !



Les yeux de Van Jesselton brillent de convoitise...

Messieurs, vous me comblez ! J'accepte votre présent avec joie... Mais laissez-moi vous inviter à dîner ce soir, à mon bord. J'aimerais vous parler affaires !...



Et sans un mot de plus, Van Jesselton tourne les talons, sous le regard intrigué des deux Portugais. Quelles peuvent être les intentions du Hollandais ?



Il ne serait pas très prudent de nous rendre à cette invitation...

Sans doute... Mais je veux en avoir le cœur net !



Le soir venu, les deux amis montent à bord de l'« Amaranth »...



Un plantureux dîner les y attend.









La « cabine » du Hollandais est en réalité une vaste chambre, luxueusement meublée...

(A suivre.)

Jeudi prochain : VAN JESSELTON JETTE LE MASQUE !...

Edouard Manet

LE PEINTRE QUI FUT « REFUSE » TOUTE SA VIE



Ed. Manet : « Le Fifre »

S'IL y avait une chose à laquelle tenait le petit bourgeois parisien, aimable, élégant et cultivé qui répondait au nom d'Edouard Manet, c'étaient bien les louanges et les succès mondains ! Son destin les lui refusa toujours, avec une opiniâtreté cruelle. Au salon de 1863, le jury officiel exclut un grand nombre de toiles. Pour dépiter les pontifes, l'empereur Napoléon III organisa un « salon des refusés » où figuraient toutes les victimes officielles. Manet en était, avec son « Déjeuner sur l'herbe », qui fit scandale. Devant cette toile, devenue aujourd'hui si célèbre, les visiteurs brandissaient leurs parapluies d'un air menaçant.

Que reprochait-on à Manet ?... D'abord, de ne pas peindre comme tout le monde. Alors que les gloires de l'époque étaient encore tournées vers le passé, lui peignait un univers contemporain. Ensuite, contrairement aux maîtres en vogue, il donnait peu de volume à ses personnages. « Je suis pourtant dans le vrai, disait-il. Sur la nature vivante, dans un éclairage normal, les ombres sont nulles !... » L'aspect plat de ses toiles faisait dire à Courbet : « La peinture, ce n'est pas des cartes à jouer ! » A quoi Manet répondait : « Vous, vous peignez comme si votre idéal était des billes de billard ! »



Ed. Manet : « Le Printemps ».

Enfin, Manet manquait d'imagination... Bien qu'on n'ait jamais pu l'accuser de plagiat, il s'inspirait presque toujours, pour ses compositions, des œuvres de ses prédécesseurs. Dans son « Déjeuner sur l'herbe », on retrouve un tableau de Giorgone; dans son « Exécution de Maximilien », une toile célèbre de Goya : « Le 3 mai 1808 », etc.

Mais tous ces défauts n'empêchent pas Manet d'être un grand, un très grand artiste. Sa peinture franche et honnête frappe par son naturel. Ses coloris sont beaux et fins, et ses portraits comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvre de la peinture française.



LA SEMAINE PROCHAINE DEBUTERA DANS « TINTIN » un passionnant roman INEDIT, écrit à votre intention toute spéciale par le grand romancier français

FRANCIS DIDELOT

Lauréat de l'Académie Française.
Prix du Quai des Orfèvres 1949.

●

Francis DIDELOT a quarante-huit ans, et compte parmi les écrivains importants de notre époque. Nous vous l'avons déjà présenté l'an dernier, lorsque nous avons publié sa remarquable nouvelle : LA GROTTE DE L'AUTEL.

Rappelons qu'il fut avocat avant de se consacrer aux lettres, et qu'il est aussi un grand voyageur et un cinéaste de talent.

●

LES AVENTURES DE DZIDZIRI

qui débuteront jeudi prochain, mettront en scène un garçon de votre âge, au cœur aventureux, franc et généreux. Nous ne doutons pas que vous suivrez avec un intérêt passionné les péripéties extraordinaires dans lesquelles un coup de tête va entraîner ce jeune héros.

TINTIN : *Administration, Rédaction et Publicité* : Rue du Lombard, 24, Bruxelles. - *Editeur-Directeur* : R. LEBLANC. - *Rédacteur en chef* : A.-D. FERNEZ. - *Imprimerie* : C. VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Le coin des livres

La forêt de la pluie

LES romans d'aventure où il y a immanquablement un trésor que des scouts découvrent, après avoir joué les détectives ou les policiers amateurs, se ressemblent trop. Vous leur préférerez certainement des intrigues où l'action se double d'un documentaire vivant. C'est le cas, par exemple, de La Forêt de la pluie, *d'Armstrong Sperry (traduit de l'anglais par Edith Vincent dans la coll. « Heures Joyeuses », aux Ed. de l'Amitié). Le héros de ce livre captivant est un jeune garçon de quatorze ans, Chad Powell, qui va passer ses vacances au cœur de la Nouvelle Guinée, auprès de son père, un savant qui étudie sur place les oiseaux exotiques. M. Powell n'a pu se trouver, comme il en avait convenu, à Port Moresby et, pour le rejoindre, Chad partira avec une patrouille du corps de police indigène. Le chef a un fils : Natua qui devient l'ami du jeune Blanc et leur affection mutuelle, aussi bien que leur maîtrise d'eux-mêmes, les aideront à triompher des dangers qu'ils rencontrent dans la jungle. Ils connaîtront la peur, ils feront d'étonnantes découvertes et s'apercevront que les différences de race et de langage n'empêchent nullement la solidarité des hommes, le plaisir de se tendre la main. Ils échapperont à la traîtrise de la tribu des Koukou-Koukous et auront la bonne fortune de capturer l'oiseau rare que M. Powell souhaitait posséder dans sa collection. Rien n'est invraisemblable dans les drames que les deux garçons vivent dans la terrible forêt de la pluie et l'on sent tout au long du roman qui, sans cesse, rebondit, que l'auteur, un explorateur, connaît à fond le pays où il situe son récit. Il a su rendre si bien l'atmosphère qu'on a constamment devant les yeux les visions de la jungle, qu'on a l'impression d'être aux côtés de Chad et de Natua, partageant leurs aventures, leurs émotions, leur amitié. Un film se déroule dont on est plus encore l'acteur que le spectateur. Et cela tient à l'art de l'écrivain qui sait raconter, animer des personnages et un décor qui sont vrais. Les croquis dont il illustre son livre ont, eux-mêmes, une valeur de document et vous le feront d'autant plus apprécier.*



Les petits bateaux



DES petits bateaux qui vont sur l'eau, tel est le titre d'un autre roman plein de couleur et de mouvement. Ils partent, ces petits bateaux, dans le sens du courant, portant cachés dans leurs écoutilles, des messages échangés entre un père et un fils. Mystérieux voyages où l'imprévu surgit à tout instant d'entre les vagues. Et si passionnants qu'on demeure dans une sorte d'attente angoissée jusqu'à ce qu'on arrive au dénouement. Ceux qui, parmi vous, font des vers aimeront ceux que le héros a composés et que l'on retrouve parmi ses papiers. Joy Walda a mis d'ailleurs autant de poésie que de mouvement dans ce roman un peu étrange et qui, comme tel, échappe à la banalité. (Ed. Desclée-De Brouwer.)

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Cachés dans la cheminée d'un hôtel, Hassan et Kaddour découvrent qu'un complot se trame contre Bonaparte. Mais un mur qui s'écroule révèle leur présence...

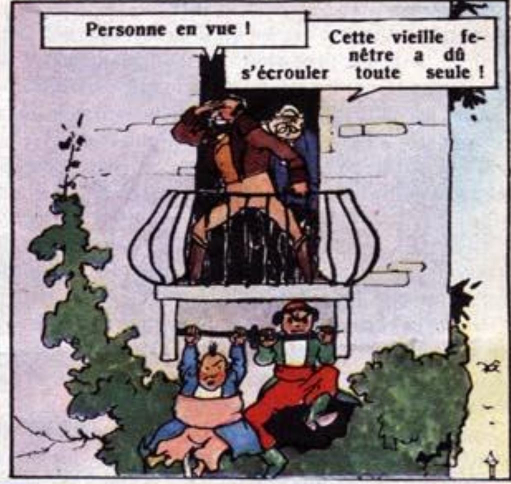


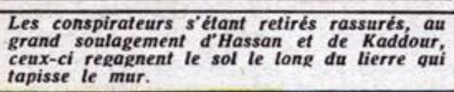


























(A suivre.)



L'école des AIGLONS

ROMAN DE JANUSZ MEISSNER. — TRADUIT PAR R. DE ROSCISZEWSKA
ILLUSTRATIONS DE RAYMOND REDING

Le capitaine Grey a fondé une école d'aviation dans son domaine de Siedliska. Ses élèves sont devenus des as lorsque la guerre éclate. L'un d'eux, Stéfan Wiretski, descendu au-dessus des lignes russes, parvient à s'échapper à bord d'un avion ennemi...

GREY éclate de rire.

Non, personne encore ne lui a joué un tour pareil. Fuir cent kilomètres pour se constituer ensuite prisonnier de son plein gré.

Il est vrai que cette façon d'échapper à toute une escadrille a été une réussite de premier ordre. Et cela, non à n'importe quelle escadrille, mais à celle des As.

Qui est donc ce maître des airs? Et pourquoi ne s'est-il pas servi de ses mitrailleuses, alors qu'il avait d'excellentes occasions de le faire?

— Nous verrons, se dit Grey à mi-voix, en faisant signe de revenir à l'endroit où le reste de la patrouille doit probablement combattre.

Pour l'instant, c'est là qu'il faut aller voir ce qui se passe.

Il ne se passe plus rien : la bataille a laissé de nouvelles traces de balles dans les ailes de quelques avions polonais et à terre gisent les débris de cinq appareils ennemis détruits. Ils jonchent le sol sur une quinzaine de kilomètres.

L'escadrille victorieuse revient, en deux groupes, à l'aérodrome. La patrouille de Grey la rencontre à mi-chemin et se joint à elle.

Grey est curieux de connaître cet étrange ennemi qui a su s'arracher aux griffes de la mort, qui le guettait par toutes les mitrailleuses tournées contre lui.

Qui est cet acrobate manœuvrant le manche d'une façon géniale, ce voltigeur auquel il a plu d'atterrir sur le sol polonais, où un lourd avion de reconnaissance a pu échapper à la poursuite rapide des chasseurs polonais.

Les P.Z.L. font un atterrissage court et stoppent près des tentes, où Galetski les attend déjà. Le biplan est à côté de lui.

Presque en même temps, les aviateurs sautent de leur carlingue et se hâtent d'aller vers le contremaître pour avoir des nouvelles.

Soudain, ils s'arrêtent, pétrifiés. Grey, le premier, pousse une exclamation, puis éclate de rire. Les autres se mettent à crier, à hurler de joie. Ils courent et se bousculent en criant.

Wiretski est là, debout, derrière Galetski; Wiretski pleure et rit, tout à la fois, en agitant les bras vers eux. Les Aiglons le saisissent et le portent en triomphe.

Stéfan!

Tout à coup, ils comprennent la vérité.

Pâles, ils se regardent, les prunelles élargies par l'épouvante : Wiretski aurait pu mourir de leurs mains, être tué par les balles polonaises.

— Mais il est vivant, dit Grey, d'une voix chaude et vibrante encore d'inquiétude et déjà de bonheur.

Les Aiglons parlent maintenant tous à la fois. Ils regardent le visage de Stéfan, émacié par la fatigue : ils touchent leur camarade pour s'assurer qu'il est bien revenu, que c'est vraiment lui, Wiretski, sain et sauf.

Grey rayonne de joie. Il est plein de fierté, et, pressant le bras à Wiretski, il l'entraîne vers les bâtiments.

Ce garçon lui a échappé, à Grey. Il manie son appareil avec la même adresse que son chef. Il a réussi à éviter la mort sans tirer une seule fois pour se défendre.

Le capitaine n'a-t-il pas le droit d'espérer que son escadrille durera autant que la guerre, jusqu'à la victoire finale?

Vraiment, Grey est en droit d'y compter au moment où son rêve d'une escadrille d'invincibles as s'est réalisé.

L'ENNEMI RECULE !...

L'offensive victorieuse de la VII[e] armée s'achève. Par la grande brèche faite dans les lignes ennemies entrent des régiments entiers, qui poussent devant eux des corps bolchéviks pris de panique.

L'ennemi recule, fuit : c'est la débandade honteuse, qui rappelle la déroute de Touchatchewski, près de Varsovie, en 1920. Maintenant, en une semaine, la VII[e] armée franchit trois cent soixante kilomètres.

L'escadrille de Grey se couvre de gloire et se place au premier rang, parmi les autres héros des luttes aériennes. Les P.Z.L. gris vert sont tout tatoués de carrés rouges marquant la trace des balles. Sur vingt machines, il n'en reste que douze. Les autres ont fondu, disloquées ou abattues dans des combats acharnés. Même les parachutes qui, par bonheur, sauvèrent la vie à huit pilotes, ont leur étoffe blanche rapiécée de carrés en soie rouge.

L'escadrille est déjà célèbre : quarante-six victoires aériennes ont établi sa légende.

Enfin, tout commence à se tranquilliser; au nord, on égalise le front.

L'infanterie dessine de longs zigzags dans la terre, ce seront les tranchées des tireurs protégées par des fils de fer barbelés.

L'artillerie creuse d'énormes entonnoirs dans les avant-postes ennemis; le sol, là-bas, est rempli de cicatrices comme un visage marqué de petite vérole.

Les camions vont en interminables colonnes le long du front; les tanks et les autos blindées font claquer leur pavillon sur les routes défoncées, où, souvent, ils s'enlisent, immobilisant les convois de croix rouge. Le soleil d'automne se fait plus pâle; les matins sont plus froids, la brume leur enlève de leur transparence.

Parfois de beaux jours reviennent : ils sont tièdes ou même chauds, dernières faveurs de l'été qui s'en va. L'air silencieux, rêveur, vibre au-dessus des champs vides et sur la lande de terre que les batailles ont bouleversée. Midi dessèche les herbes des pâturages, rougit et dore les feuilles des arbres, boit l'eau des flaques sur les chemins.

C'est à croire, par moments, que l'été recommence.

L'Escadrille des Aiglons se trouve dans un château à moitié brûlé. Un ruisseau coule dans le parc : l'eau en est si limpide qu'on voit le sable jaune même aux endroits profonds.

Par les journées chaudes, les garçons s'étendent sur la berge. Ils évoquent les derniers combats et les temps,



L'escadrille des Aiglons se trouve dans un château à moitié brûlé.

combien éloignés, semble-t-il, de Siedliska. De Siedliska surtout ils parlent volontiers: des souvenirs innombrables leur reviennent à l'esprit, comme l'été qui recommence en cette année de guerre.

Les as redeviennent des enfants au bord du ruisseau. Comme autrefois, Grey leur raconte des histoires palpitantes. Comme autrefois, ils organisent des courses dans l'eau et des poursuites sur l'herbe. Et, de nouveau, les garçons s'amusent à crier : « Victoire » et « Mort aux ennemis. »

Par une après-midi torride, les Aiglons jouent avec ardeur à « la lutte des dromadaires »; ils s'assoient sur les épaules les uns des autres, puis essaient de se faire glisser mutuellement sur le sol. On entend fuser de bruyants éclats de rire, lorsqu'un motocycliste de l'armée arrive tout poussiéreux sur la plage improvisée.

— Ordre du commandant de la VII° armée, annonce le sous-officier. Il salue et sourit en considérant la tenue de Grey. En effet, le capitaine vient de tomber des épaules de Biélak et de labourer du nez la terre.

Il remet sa vareuse tout en s'efforçant d'ouvrir d'une main l'enveloppe. Le motocycliste repart, laissant derrière lui un relent d'essence.

Les Aiglons, debout à l'écart, se sont tus.

Grey lit le message. Une flamme de joie illumine son visage. Il leur dit, avec un sourire mystérieux : Je vous lirai le rapport dans dix minutes.

* * *

Commandement de la VII° armée
N° 2239, année 19...
Citation à l'ordre du jour n° 48
44.256 Mentions.

Pendant l'offensive et les préparatifs qui l'ont précédée du 15 au 24 courant, la « Première Escadrille de Chasse Volontaire » s'est brillamment distinguée dans les combats sur le front de la VII° armée.

Dorénavant, cette escadrille portera le nom officiel d' « Escadrille des Aiglons ». Nous sommes heureux de porter à la connaissance des armées et de signaler la jeunesse et le courage de ces aviateurs, que nous citons comme modèles à tous les soldats de la République :

Les caporaux :	Wiretski, Stéfan	19 ans
	Chtcherbinnski, Léchek	17 »
	Radlitch, Janusz	18 »
	Kramer, André	16 »
Les soldats :	Biélak, Joseph	19 »
	Ahrens, Jean	17 »
	Malicheski, Boleslas	17 »
	Démidetski, Casimir	17 »
	Gorski, Witold	18 »
	Nowak, Stanislas	18 »
	Kozlowski, Sigismond	17 »
	Plichta, Adam	16 »
	Zakcheski, Karol	17 »

La croix de troisième classe « Virtuti Militari » est accordée au capitaine pilote, Georges Grey, chef de l'Escadrille des Aiglons, avec la citation suivante : A, par sa direction et sa fermeté, aidé à la concentration de l'armée et au succès de l'offensive; a toujours donné l'exemple du plus pur héroïsme et du plus grand courage.

Tcherwinnski,
général commandant la VII° armée.

FIN

(Copyright by Desclée-De Brouwer. Reproduction, même partielle, interdite.)

Jeudi prochain : LES AVENTURES DE DZIDZIRI



TIMBRES TINTIN

Dès à présent, vous trouverez les Timbres TINTIN sur les produits suivants :

LE SAVON TINTIN : PALMAFINA;
LES CHOCOLATS VICTORIA;
LES BISCUITS VICTORIA;
BONBONS ET TOFFEES VICTORIA.

De nombreux autres produits vous offriront très prochainement le TIMBRE TINTIN. Vous en trouverez la liste ici même. Collectionnez les TIMBRES TINTIN, de très beaux cadeaux vous récompenseront.

●

Voici quelques-unes des primes que vous offre le TIMBRE TINTIN :

		Nombre des points.
1.	**5 séries de 40 vignettes en couleurs,** le **« Roman du Renard »** (1). Par série......	50.—
2.	**Carnet de décalcomanies TINTIN,** reproduisant en couleurs les principaux personnages de **Hergé** (2). Carnet A, 15 sujets	50.—
3.	Carnet B, 23 sujets	60.—
4.	**Portefeuille TINTIN.** Article en cuiroléine luxe, avec décoration TINTIN	200.—

La première liste des primes comportera 12 articles, et notamment du **papier à lettre,** des **fanions spéciaux,** des **puzzles,** etc... etc...

(1) Indiquer la série désirée : série 1 (vignettes 1 à 40), série 2 (41 à 80), etc...
(2) Indiquer : carnet « A » ou « B » et le titre : Trésor de Rackam le Rouge, l'Ile Noire, Tintin en Amérique, Le Crabe aux pinces d'or.

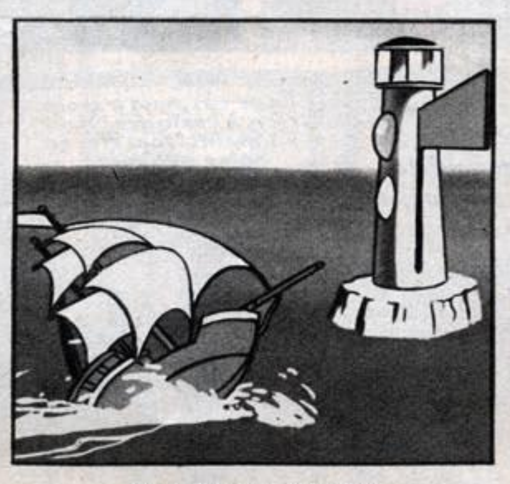


Coca-Cola vous présente d'étonnantes aventures: La course au trésor

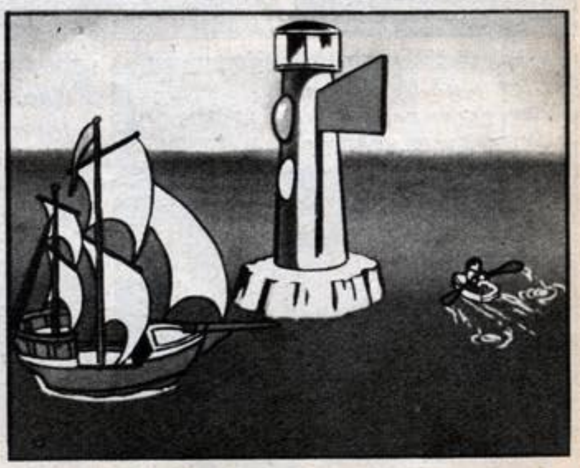




Un solide coup de frein...



Un dérapage savant...



Tout cela pour laisser passer... une barquette !
(A suivre.)

LA CLEF DE BRONZE





TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Bob et Bobette se trouvent à l'intérieur de la grotte de Mocano, où les ennemis du Prince s'apprêtent à pénétrer. Cependant, M. Lambique et le Plongeur Masqué arrivent au secours de nos amis...

















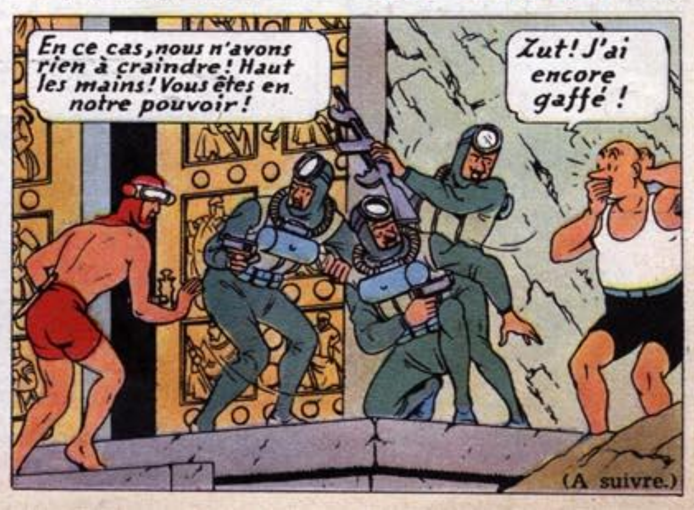












(A suivre.)



LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

LE SPHINX D'OR



Après la prise du temple d'Efaoud par les Egyptiens, le Sphinx et ses acolytes ont réussi à s'enfuir par un passage secret, en emmenant Enak. Mais Alix et ses hommes sont sur leur piste...

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES MARTIN































(A suivre.)

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Tony raconte à Ramon ses démêlés de la nuit avec la bande de Callway, et comment il est parvenu à sortir du cabaret en se hissant sur le toit...

























(A suivre.)

LE NAVIRE MAUDIT



ON connait, par les nombreuses histoires qui circulent à ce sujet, la nature superstitieuse des marins de la vieille école. La bataille sans répit que ces hommes devaient mener contre les éléments leur fournissait d'ailleurs bien des sujets d'appréhension. Les navires maudits, ou « porteurs de guigne » ont existé de tout temps.

Le long courrier « Melanope », voilier très rapide construit en Angleterre pour la course du blé, était un de ces bateaux marqués par le sort. Le jour du premier départ du navire, alors que les remorqueurs le menaient en rade de Southampton, le commandant aperçut une vieille colporteuse déguenillée, qui vendait des pommes aux passagers. Personne n'ayant reçu l'autorisation de se rendre à bord, sauf les passagers bien entendu, le capitaine fit appréhender la vieille femme. Cette dernière, furieuse, se mit à invectiver les hommes qui l'empoignaient, en se débattant comme un chat sauvage; transférée à bord d'un des remorqueurs, elle se retourna vers le « Melanope » et, prenant un air de parfaite sorcière, maudit le capitaine, le navire, les passagers et tout ce qui touchait ou toucherait au navire.

L'incident fut considéré clos, mais les vieux matelots, consternés, hochaient la tête, persuadés que le mauvais sort, jeté par la vieille, allait porter malheur au « Melanope ».

Les événements immédiats devaient leur donner raison. A peine engagé dans le golfe de Gascogne, le navire fut pris dans une forte tempête du sud-ouest qui le démâta. Par bonheur, le capitaine en second qui était un marin très capable, réussit à établir un mât et un gréement de fortune et parvint à ramener le navire au port. Aussitôt que la chose fut possible, les matelots engagés quittèrent le bord, ne désirant plus naviguer sur le « Melanope » qu'ils croyaient maudit.

Les armateurs, qui sont en général des gens peu superstitieux, se bornèrent à hausser les épaules. La mâture originale était très haute, on la remplaça par des mâts plus courts et mieux appropriés au navire et le « Melanope » poursuivit ses voyages. Pendant plusieurs années, il n'eut d'autres aventures que celles qui étaient monnaie courante sur tous les bâtiments à flot. Mais chaque fois qu'un accident lui arrivait, ce dernier était porté à l'actif de la vieille colporteuse et de sa malédiction.

Désarmé en 1905, à Anvers, le « Melanope » fut acheté par un capitaine ivrogne qui le remit en état et qui le mena au Mexique. Trois mois plus tard, alors que le navire faisait escale à Panama, l'épouse du capitaine, qui accompagnait son mari dans ses voyages, mourut soudainement. Pendant le voyage du retour, en plein océan, le commandant tomba de la dunette dans les flots et se noya.

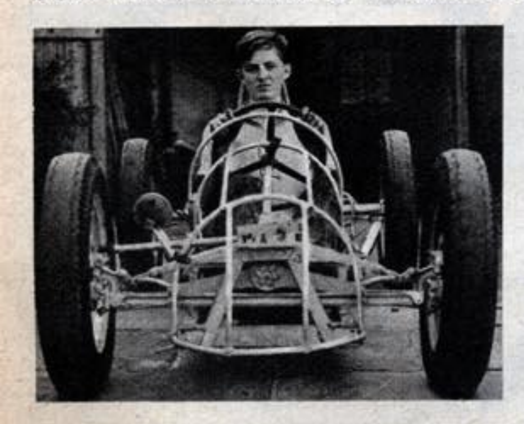
En 1907, le navire changea deux fois de propriétaire, puis fut envoyé à San-Francisco. En approchant du fleuve Colombia, un grain très brusque s'éleva, surprenant l'équipage, et la poussée violente dans l'immense voilure fit « engager » le navire... La situation paraissant désespérée, les hommes abandonnèrent le « Melanope » qui ne se décidait cependant pas à sombrer. A peine le dernier matelot eut-il quitté le bord que le voilier se mit à dériver vers une anse abritée où l'on réussit à le redresser.

Après maintes aventures courantes, il finit comme bon nombre d'anciens géants de la voile. Désarmé et démâté définitivement, il fut affecté au service stationnaire. A l'heure actuelle, le vétéran, aussi solide que jadis, se trouve à Vancouver et sert d'entrepôt flottant à la Canadian Pacific Railways.

Etait-il vraiment maudit ?... On ne le saura sans doute jamais ?

Le major WINGS.

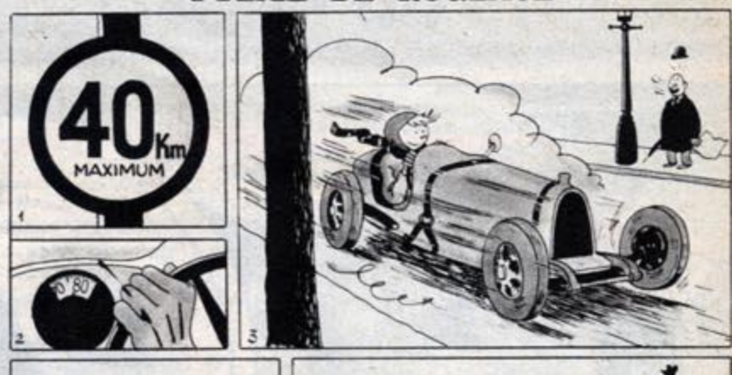
SON BOLIDE LUI A COUTE 25 LIVRES !



Tony Lockey, de Bradford (Angleterre), qui n'est âgé que de quinze ans, vient de construire lui-même, en 9 mois, la voiture de course ci-contre. Ce véhicule, équipé de deux moteurs de motocyclettes de 500 m³, pourra atteindre et même dépasser la vitesse de 130 km./heure.

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

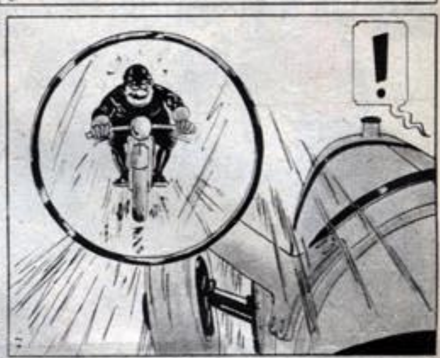
POLICE DE ROULAGE



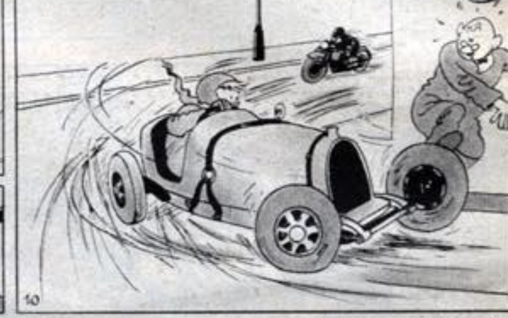




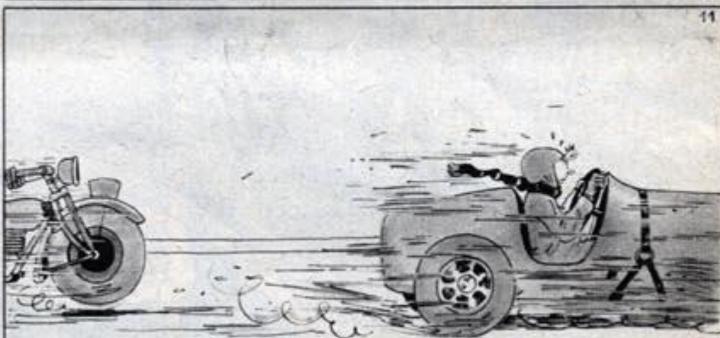


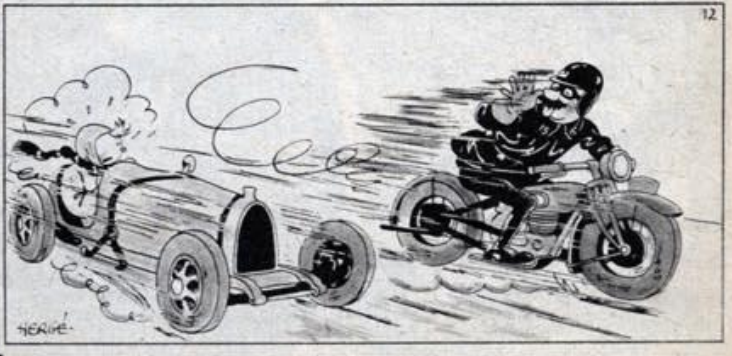












Le Fils du Maître de Poste

Par André Galland

En revenant de la fête de Blois, Jean Lubin apprend que son père a été mystérieusement enlevé. Le lendemain, il décide de partir à sa recherche...









LES RAVISSEURS ONT SÛREMENT SUIVI CETTE ROUTE...

LES QUATRE CAVALIERS ONT QUITTÉ BLOIS SANS ÊTRE REMARQUÉS...

...ON CAMPE DE PRÉFÉRENCE DANS LES BOIS... CHACUN PREND À SON TOUR LA GARDE.

AU DEUXIÈME JOUR ILS ONT GAGNÉ DU TERRAIN!

AVEZ-VOUS VU UN CARROSSE ESCORTÉ?

OUI!.. IL Y A À PEINE UNE HEURE

CE SONT EUX! ARRÊTEZ, LES AMIS..!!!

NOUS AVONS DEUX MOTS À VOUS DIRE!!

VOUS L'AUREZ VOULU, MESSIEURS!!..

LES GENS DU CARROSSE N'ONT PAS L'AIR DE VOULOIR DISCUTER... ILS METTENT FLAMBERGE AU VENT!..

À SUIVRE

Le Corsaire Noir

Roman de E. SALGARI

Dessins de F. CHILETTO



A deux heures du matin, plusieurs barques chargées de flibustiers atteignent le rivage.



L'Glonèse saute sur la plage, et s'élance, la main tendue, vers le Corsaire Noir.



Notre héros raconte son aventure...







On se rend à la suggestion de L'Glonèse. Sitôt que le gros de la flotte corsaire a rejoint nos amis, tous se mettent en route vers Gibraltar. Quelques semaines plus tard, ils sont en vue de la ville. Une vingtaine d'hommes descendent à terre durant la nuit, et passent la journée suivante à reconnaître les fortifications.



Puis, à la nuit tombante, les flibustiers débarquent. L'Glonèse harangue ses hommes...



La nuit durant, des centaines de barques amènent à terre presque tout l'équipage corsaire.



A l'aube, la petite armée s'avance vers la place; le Corsaire Noir et L'Glonèse sont en tête.



Soudain, Carmaux sent une main s'appuyer sur son épaule.

Bientôt L'Glonèse ordonne de faire halte. En compagnie du Corsaire Noir, il grimpe au sommet d'une colline. Une vaste plaine marécageuse s'étend sous leurs yeux; de l'autre côté s'élèvent les fortifications de la ville, située en contre-bas...







En attendant le retour de leurs chefs, les flibustiers bivouaquent dans le bois. Quelques-uns cherchent un gué pour traverser le marais.



Sitôt redescendu de leur poste d'observation, L'Glonèse et le Corsaire Noir divisent la petite armée en deux groupes...

Jeudi prochain : L'GLONESE A DE LA CHANCE !...

(A suivre.)

Nabluk l'Esquimau

TEXTE ET DESSIN DE FRANÇOIS CRAENHALS

NABLUK, l'Esquimau, riait tout haut en prenant le chemin du retour. Il riait comme chaque fois qu'il avait été au comptoir de la baie d'Hudson changer ses peaux de renne, de renard, de ptarmigan ou de phoque contre toutes les choses merveilleuses que recelait la grande cabane du Blanc.

Cette fois, il rapportait dix sacs de farine, cinq boîtes de thé, des caisses de biscuits, de pâtes et de tabac; des tissus bariolés, des clous, des canifs et une casserole. Nabluk s'était surtout préoccupé de ramener beaucoup de vivres, car Amung, l'ancien de la tribu, avait dit :

— J'ai lu dans le vol des oiseaux que cet hiver sera terrible; le renne partira tôt de nos contrées et reviendra tard, et les autres animaux fuiront aussi loin que possible de nos terres.

Et quand Amung parlait, il savait ce qu'il disait.

Tout en excitant ses chiens, Nabluk pensait à sa rentrée à l'iglou. Sa femme, ses enfants et les voisins viendraient à sa rencontre, et il dirait pour leur faire peur :

— Je n'ai pas obtenu beaucoup pour les peaux, elles étaient sales et petites... Quant à l'homme blanc, il était de méchante humeur. Mais j'ai quand même obtenu ceci... et cela... et tout ce paquet... et puis cela... et toutes ces boîtes, et encore celle-là... avec ceci.

Il donnerait alors le tabac aux hommes, la farine et le calicot aux femmes; les canifs et les clous aux enfants. Et toute la tribu dirait :

— Nous avons bien fait de confier toutes nos peaux à Nabluk, parce qu'il est le meilleur chasseur, parce qu'il a le meilleur traîneau, et qu'il possède les meilleurs chiens. Grâce à lui, nous n'aurons pas à redouter l'hiver.

Et tout le monde serait content.

Tout à coup, Nabluk fut rappelé à la réalité par un violent coup de vent, signe avant-coureur de la tempête. Trop impatient, il n'arrêta pas ses chiens. Un paquet de neige le frappa en pleine poitrine et il tomba du traîneau, le souffle coupé. Le temps de reprendre haleine, de courir sous le blizzard, et la catastrophe se produisit : le traîneau versa et se brisa, éparpillant tous ses trésors. Et les chiens qui couraient toujours !... Il fallut beaucoup d'efforts à Nabluk pour rattraper l'attelage; lorsqu'il voulut retourner en arrière pour chercher son précieux chargement, la tempête avait redoublé de violence.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : se construire un iglou et attendre la fin de la tourmente. Elle dura quatre jours. Ce temps, Nabluk le consacra à refaire avec ce qu'il avait retrouvé de son traîneau un modèle plus réduit.

Lorsque le vent se fut calmé, il essaya de retrouver les provisions. Mais autant chercher un clou dans la mer; tout avait été dispersé par la tornade, puis enfoui sous une épaisse couche de neige. C'est presque en pleurant, qu'après plusieurs jours, il abandonna ses recherches.

Enfin, après deux mois de course, il rentra chez lui. Sa femme, ses enfants, les voisins vinrent à sa rencontre. Ils portaient déjà sur le visage les premières marques des privations. Avec des gloussements de joie, les femmes demandaient :

— Et la farine ? Et les biscuits ? Et le calicot ?...

— Et le tabac ? Et le thé ?... demandaient les hommes.

— Et les clous, et les canifs ?... demandaient les enfants.

Nabluk, montrant ses chiens épuisés et son traîneau amputé, résuma tous ses malheurs en un mot :

— La tempête...

Les Esquimaux baissèrent la tête. Une expression de grave tristesse passa dans les yeux d'Amung, le Sage, qui murmura :

— Ainsi donc, les enfants maigriront et resteront débiles, les hommes deviendront malades et les vieux mourront.

Le soir, sous leurs petits dômes de glace, les femmes se lamentèrent. Nabluk était inquiet. Sur son front luisant, une ride s'était creusée, une immense tristesse alourdissait son cœur. Après un soupir il dit :

— Demain, je repars.

Sa femme, et son fils aîné, Komok, le regardèrent, étonnés. Nabluk répéta, avec plus de force :

— Demain, je repars ! Et pour lui-même, il ajouta : « Je leur rapporterai de quoi manger pour l'hiver ou je mourrai à la tâche ! »

Très tôt, le lendemain matin, Nabluk sortit de l'iglou, mais il ne fut pas peu surpris de voir son fils Komok déjà prêt pour le départ. Les chiens étaient attelés. Komok se redressa fièrement :

— Je suis un homme, maintenant, dit-il.

— Non, tu n'es pas un homme, mais il est temps que tu le deviennes, rétorqua Nabluk.

Il n'était pas fâché d'avoir son fils près de lui. Ainsi, s'il ne réussissait pas, Komok pourrait attester que son père avait fait l'impossible pour éviter la famine.

— Aéh ! reprit Nabluk, en donnant le signal de départ.

★

Après trois jours de course, ils atteignent les glaces. Laissant la garde du traîneau au jeune homme, Nabluk part en reconnaissance jusqu'au soir. Quand il revient, il déclare :

— Amung a raison, même le phoque se fait rare ! Je n'ai aperçu que quatre trous de respiration.

Komok, déjà, construit l'iglou, et malgré sa bonne volonté, son père doit l'aider de ses conseils. Construire ce petit abri de glace n'est pas chose facile; il faut, pour y parvenir, une grande expérience et beaucoup d'habileté. On découpe d'abord au couteau des blocs qui soient suffisamment durs pour ne pas se casser lorsqu'on les manipule. Puis, il faut les assembler en travaillant de l'intérieur, et ne ressortir que lorsque l'édifice est complètement achevé.

Ensuite, Komok cherche de la neige poudreuse et, délicatement, bouche les interstices. C'est alors seulement, qu'il édifie un couloir d'entrée, suffisamment long pour permettre aux chiens d'y trouver un abri. Lorsqu'il a fini, il regarde son père, pour voir ce que Nabluk en pense.



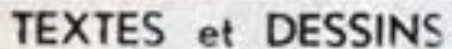
« La tempête », dit Nabluk.

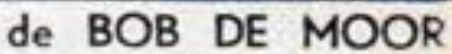
Penché sur la demi-sphère, l'Esquimau scrute soigneusement le travail; de-ci, de-là, il exerce une poussée et rectifie la position de tel ou tel bloc de glace, puis il prend du recul et reste un moment songeur :

— Encore autant d'iglous que les doigts de mes deux mains, et tu sauras les faire, mais nous coucherons cette nuit dans celui-ci...

(A suivre.)

L'énigmatique Monsieur Barelli





Tandis que l'inspecteur Moreau bavarde avec Barelli, le bandit chargé de filer notre héros s'est réfugié dans un appartement vide, voisin de celui du comédien.

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR























(A suivre.)

Le Ski

DES octobre, la neige est tombée sur les Alpes. Elle a commencé par ne couvrir que les cimes. Petit à petit, au fil des semaines, elle s'est répandue sur les pentes et maintenant, du Vars à Gargellen, du Dauphiné au Vorarlberg, des Grisons à l'Alpe d'Huez, elle a mis le manteau de son silence sur les glaciers et les Alpes, sur les forêts et dans les vallées.

Sous le soleil qui à présent resplendit au-dessus des mers de nuages, le royaume du ski est ouvert.

C'est l'heure où le skieur va retrouver ses « planches » au grenier, les retire de la presse et en caresse la semelle de la paume. C'est l'heure où il retrouve ses grosses chaussures au fond d'un placard, et les débarrasse de leur couche de graisse protectrice. C'est l'heure où il enrage parce que les mites ont un peu mangé ses peaux de phoques. C'est l'heure où il a à peine à s'endormir, où il évoque le dernier *schuss* du Lac Blanc, la descente du Rotkogel, le couloir qui serpente dans le bois du Kreuzek, ou l'étendue de la Parsenn. Il se sent glisser sur ses skis, et le vent glacé de la vitesse siffle à ses oreilles.

Les jours approchent où, à la gare de Lyon, à Paris, les heures du soir amèneront dans le hall des forêts de skis en marche. Monsieur, lorsqu'il se rase, fait des flexions de genoux devant sa glace; et Madame fait des « appel-rotation » en maniant son balai.

Les enfants, eux, ne font rien. Ils attendent. L'impatience est en eux. Ils savent que, sur les pentes, ils seront dieux. Que, par un miracle chaque année renouvelé, durant quinze jours, ils connaîtront la sensation enivrante d'être supérieurs à Papa et Maman.

— Voyons, Papa, pas comme ça ! Regarde : appel... rotation !

Et leur christiania s'enroulera, très pur, sous les regards attentifs et studieux de leurs parents.

LA CHASSE AU CHAMOIS

Pour eux, en France, commence la chasse au chamois. Elle a débuté l'année de leurs premières glissades quand, après quelques jours de cours, le professeur de ski leur a fait passer un petit test. Ils en sont revenus, le chandail ou l'anorak décoré de leur première étoile.

Ils se sentent déjà des skieurs.

Dès lors, ils pensent conquérir leur deuxième, leur troisième étoile; ils pensent gravir les trois échelons dont le dernier leur permettra — enfin ! — de « chasser le chamois ».

Le chamois, pour le skieur, n'est pas un animal. C'est un insigne attribué à celui qui a passé avec succès un examen de ses capacités. Le chamois est l'ambition suprême qui habite le skieur du premier jour où il a attaché ses fixations Kandahar.

Le parcours d'un « chamois » est un *slalom* que le professeur trace sur une pente. Il y pique des petits drapeaux, des « portes » entre lesquelles le candidat doit passer. Ce gymkana est formé de chicanes, portes horizontales et verticales, portes Seelos et autres, que le skieur franchira en un minimum de temps. La « base » du temps est donnée par le professeur. Si celui-ci fait le parcours en trente secondes, le candidat recevra son « chamois de bronze » en l'accomplissant en 45 secondes; son « chamois d'argent » s'il fait la descente en 37 sec. 5/10e et son « chamois d'or » s'il réussit l'exploit — très rare — de réaliser un temps de 10 p.c. seulement supérieur à celui du professeur (1).

EXCURSIONS EN MONTAGNE

Mais le chamois n'est pas l'objectif de tous les skieurs. Il y a les sages, amoureux de la nature, qui aiment aussi le lent plaisir de la montée à pied. Ils doublent leurs skis d'une peau de phoque qui leur permettra de monter sans glisser en arrière. Ils ont généralement un sac au dos. Ils partent le matin, reviennent le soir et — quelquefois restent deux ou trois jours en route, dormant dans les refuges de montagne.

Ils disent, — et ils ont raison — que rien ne vaut la joie d'ouvrir sa trace dans une neige vierge, d'accomplir de longues descentes loin de toute piste et de tout téléphérique. Ils glissent en silence. Parfois, ils aperçoivent des traces légères sur la neige; parfois aussi, ils surprennent des biches dans un bois enneigé, ils aperçoivent un chamois — un vrai, celui-là ! — et ils découvrent les miracles de la nature.

A midi, ils s'installent sur l'herbe sèche ou le roc nu d'un versant dénudé par le soleil. Ils mangent. Ils ont le torse nu, car il fait chaud. Devant eux les montagnes émergent de cette mer de nuages qui roule, à leurs pieds dans la vallée. Ces skieurs là, ce sont les « purs » qui méprisent un peu les skieurs de piste et de télésièges. C'est à eux, et à eux seuls, que s'offre vraiment la montagne.

RETOUR

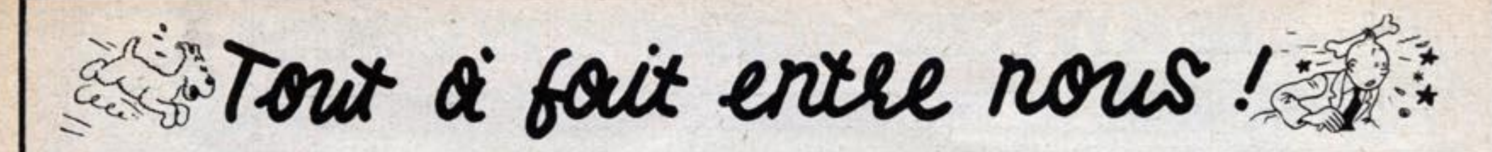
Mais ces jours passent trop vite. Vous avez appris le dérapage, le christiania amont, l'appel-rotation et vous vous êtes — timidement — essayés à « ruer ». Votre anorak s'orne de l'insigne aux deux étoiles. L'insigne bariolé de la station pavoise votre manche gauche. Pendant des semaines après votre retour vous aurez le visage bronzé comme après deux mois de vacances à la mer. Vous raconterez vos exploits à vos amis. Vous leur direz que Gasperl, le moniteur de Cervinia, a descendu une pente à la vitesse de 159 kilomètres à l'heure, prise au chronométrage électrique. Vous direz, en trichant un petit peu, que vous avez réussi du 70 à l'heure (ne mentant en cela que de trente ou quarante kilomètres !)...

Et vous penserez aux petits écoliers tyroliens que vous voyiez revenir de l'école en glissant à toute allure. Vous penserez à ces fillettes à cartable, sur les épaules desquelles bondissent les nattes ornées de rubans rouges, quand elles franchissent en sautant un petit chemin ou un ruisseau. Et vous vous direz, en soupirant, que les écoliers de ces pays de neige sont bien heureux de ne devoir prendre ni le métro, ni le tram, ni l'autobus pour aller suivre leurs cours de mathématiques...

---

(1) En Suisse, en Autriche, il existe — sous des formes différentes — des « tests » pour éprouver les qualités d'un skieur et mesurer tout à la fois ses capacités et ses progrès.





MEDITONS !...

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'âme; un bon serviteur doit être robuste... Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit.

J.-J. Rousseau.

★

Quand je tomberais à chaque minute, je me relèverais soixante-dix-sept fois sept fois.
Si je ne puis marcher debout, eh bien, j'avancerai à plat ventre.

Paul Claudel.

Solutions des mots croisés du N° 1.

Horiz. : 1. Codes. - 2. Aride. - 3. Are; Eta. - 4. Stein. - 5. Re. - 6. An. - 7. Oc. - 8. Romaine. - 9. Trou; Os. - 10. En; Pi. - 11. Essor.
Vertic. : 1. As; Mort. - 2. Carte; Corée. - 3. Orée; Mons. - 4. Di; Au. - 5. Eden; Po. - 6. Set; Ra; Noir. - 7. Avenues.

TU AS CINQ MINUTES POUR REPONDRE



● Si tu te consacres à l'étude d'Euclide, tu es : a) un médecin ? b) un mathématicien ? c) un chimiste ?
Un mathématicien.

● L'année dernière se déroulaient à Bruxelles les Championnats Européens d'Athlétisme. Sais-tu à quelle nationalité appartiennent les athlètes suivants : a) Zatopek; b) Mimoun; c) Mme Blankers-Koen; d) Mme Totchenova; e) Holden ?
a) Tchécoslovaquie; b) France; c) Pays-Bas; d) U.R.S.S.; e) Angleterre.

● Le minotaure est un monstre mythologique : a) mi-homme, mi-taureau ? b) mi-homme, mi-cheval ? c) mi-homme, mi-bouc ?
Mi-homme, mi-taureau.

● Un objet qui meurtrit sans couper est : a) contondant ? b) contendant ?
Contondant.

● La stabilité de certains avions est assurée grâce à : a) l'empênage ? b) l'empennage ?
L'empennage.

● Qui appelle-t-on les « cous de cuir » ? a) les commandos ? b) les parachutistes ? c) les fusiliers marins américains ?
Les fusiliers marins américains.

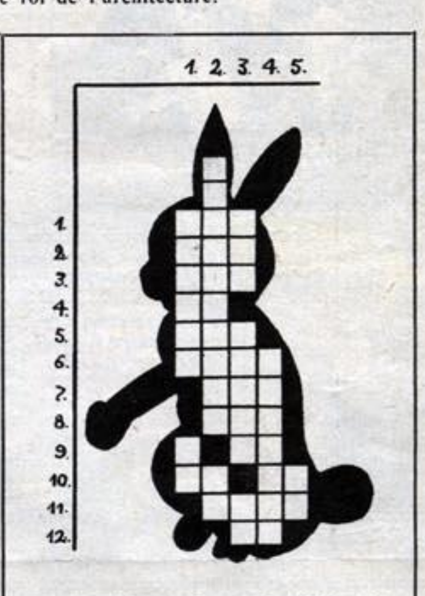
● Dans quel pays les hommes politiques suivants exercent-ils leur activité : a) le pandit Nehru ? b) le président Soekarno ? c) Mr Dean Acheson ?
a) Indes; b) Indonésie; c) Etats-Unis.

D'OU VIENT LE CIMENT ARME ?

LORSQUE Joseph-Louis Lambot fit breveter, en 1848, son « fer-ciment » — qu'il baptisait « le succédané du bois de construction » — il ne se doutait pas qu'il venait de donner à l'architecture un nouveau matériau. Il s'en servit lui, pour construire... des barques !

De même, l'horticulteur Joseph Monier, qui, vers 1849, fabriquait des caisses et des bassins avec du fer enrobé de ciment, était à cent lieues de songer que son innovation allait révolutionner l'art de construire.

Ce n'est qu'en 1901 que fut construit, à Paris, le premier immeuble avec moulage en ciment armé, de François Hennebique; et, en 1903, les frères Perret implantèrent définitivement l'usage du béton, qui est aujourd'hui le roi de l'architecture.



Horizontalement. — 1. Ville du Pérou. - 2. Autre forme de mou. 3. Principe de la vie. - 4. Tout de... - 5. Saison chaude. - 6. Mot qui se dit au roi. - 7. Action de celui qui vole. - 8. Ville des Pays-Bas. - 9. Une forme du verbe avoir. - 10. Fille d'Inachos. Note. 11. Voie ferrée. - 12. Coutumes.
Verticalement. — 1. Objets répétés dans un miroir. Mesure chinoise. - 2. Machine à vapeur montée sur roues. Métal précieux. - 3. Bière anglaise. Ronge. Article. - 4. Bourg de l'Attique. - 5. Pronom.

VOICI POURQUOI VOUS ACHETEREZ UNE AUTOMOBILE !



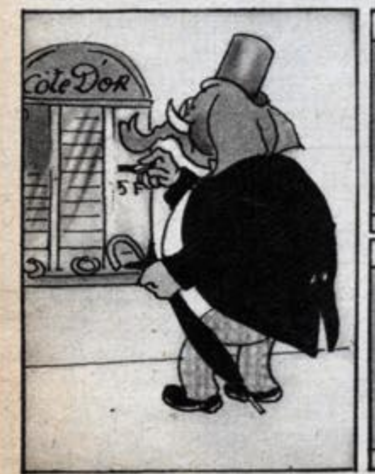
IL y a une cinquantaine d'années, l'automobile était loin d'être aussi répandue qu'aujourd'hui. Les gens se méfiaient de cet engin redoutable et continuaient à lui préférer, en règle générale, les paisibles voitures à chevaux. Mais les vendeurs d'automobiles disposaient d'arguments sérieux. Vous pourrez en juger d'après la notice publicitaire ci-dessous, publiée en 1896 par le constructeur de la wagonnette Daimler.

Pour 15 raisons, l'automobile est préférable aux voitures à chevaux :

1. L'automobile n'a pas besoin d'écurie : une simple remise lui suffit; 2. Elle n'exige pas d'être soignée ni étrillée tous les jours; 3. En conséquence, il est inutile d'affecter spécialement un domestique à son entretien; 4. Avec l'automobile, plus de ces tas de fumier répugnants qui empoisonnent l'atmosphère; 5. Elle ne se cabre pas, elle ne rue pas, et elle ne prend pas le mors aux dents; 6. Elle n'est pas dotée d'une volonté propre, et il lui est donc impossible de provoquer des catastrophes en se révoltant brusquement contre les désirs de son maître; 7. Elle est plus soumise et plus disciplinée que le cheval le plus docile; 8. Il ne vous en coûtera rien de garder votre automobile chez vous. Elle ne vous dévorera pas une fortune de foin, comme le fait un cheval à l'écurie; 9. La voiture ne consomme que lorsqu'elle travaille; sa consommation d'essence est en proportion directe du travail qu'elle fournit; 10. Elle ne tombe jamais malade; elle ne meurt pas; 11. Elle est plus puissante que deux chevaux réunis; 12. Elle se déplace deux fois plus vite que n'importe quel coursier; 13. On peut l'arrêter en toute sécurité sur une distance deux fois moins longue que s'il s'agissait d'un cheval; 14. Vous n'aurez pas mauvaise conscience en lui faisant gravir de fortes côtes avec la charge maximum; 15. Vous n'infligerez aucun préjudice à personne en roulant à toute vitesse (!). Avouez que rarement publicité fut plus convaincante !

LE BON CHOCOLAT "Côte d'Or" VOUS OFFRE :

Les Etonnantes Aventures de Mr Cotdor : L'ART DE SE CAMBRIOLER SOI-MÊME !














LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Un coup de téléphone de l'assistant Abdul, intercepté par la police, a permis de découvrir la retraite d'Olrik au Shepheard's Hotel. Les policiers s'y rendent aussitôt; mais, ne pouvant agir sans mandat, Kamal fait cerner l'hôtel, tandis qu'il s'en va quérir les papiers nécessaires...


Cinq minutes plus tard...
Voyez donc l'allure de cet homme; j'espère qu'il ne va pas s'endormir dans le hall!
Mais, ma parole, on dirait qu'il est ivre!...


En effet, depuis quelques instants, Mortimer lutte en vain contre une étrange torpeur...
Bon sang! Qu'est-ce qui me prend? Ce n'est pourtant pas le moment de dormir!

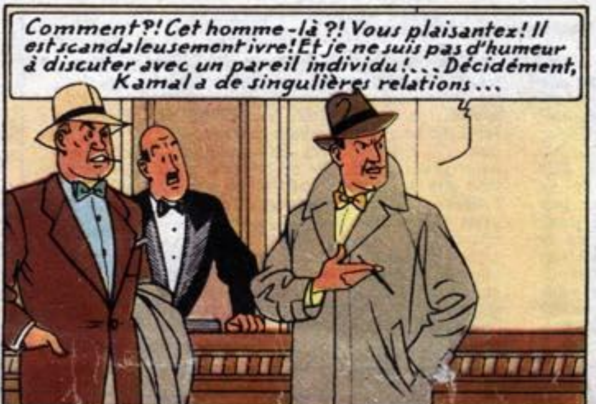

Mais malgré ses efforts désespérés,...
...l'engourdissement le gagne, et voici que soudain...


...comme à travers un brouillard, il voit Olrik, escorté de son garde de corps, sortir de l'ascenseur et se diriger tranquillement vers la réception...


Oh! Monsieur Hilton, deux Messieurs sont venus vous demander il y a quelques minutes...
Ah! oui, je vois... le commissaire Kamal, n'est-ce-pas?...

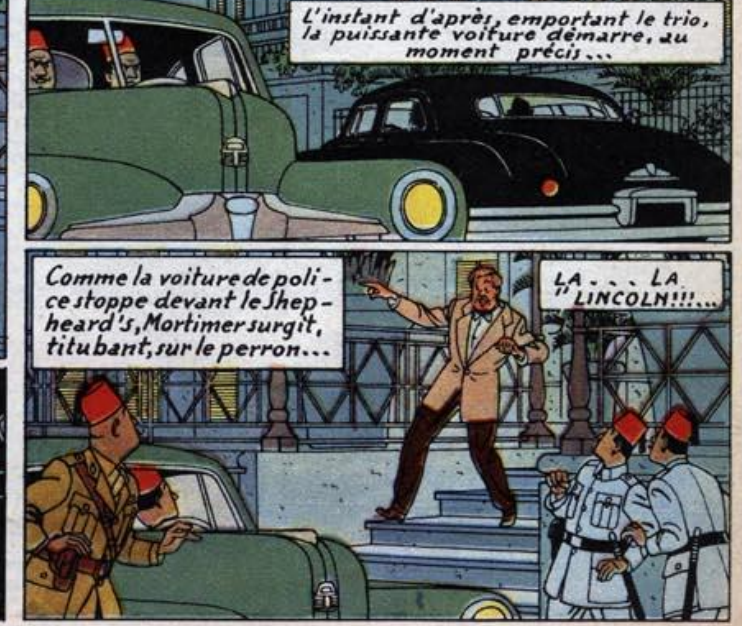

Je sais de quoi il s'agit... S'il revient, dites-lui qu'il peut m'atteindre à "Helmia Palace"...
C'est que... le second de ces Messieurs est là qui attend...


Mortimer, dans un suprême effort, tente désespérément de se lever...
A...! Arrê...! Ar...! C'est..


Comment?! Cet homme-là?! Vous plaisantez! Il est scandaleusement ivre! Et je ne suis pas d'humeur à discuter avec un pareil individu!... Décidément, Kamal a de singulières relations...


Le Professeur retombe, anéanti, et regarde, impuissant, Olrik et son acolyte quitter le hall par la grande porte...
La police!... Qu'on les arr...!


...puis sous l'oeil des policiers de garde, les deux hommes descendent avec désinvolture les marches du perron, tandis que la "Lincoln" vient se ranger le long du trottoir.
...où celle du commissaire Kamal ramène celui-ci en toute hâte, muni des mandats...


L'instant d'après, emportant le trio, la puissante voiture démarre, au moment précis...
Comme la voiture de police stoppe devant le Shepheard's, Mortimer surgit, titubant, sur le perron...
LA... LA "LINCOLN"!!!...

(A suivre.)